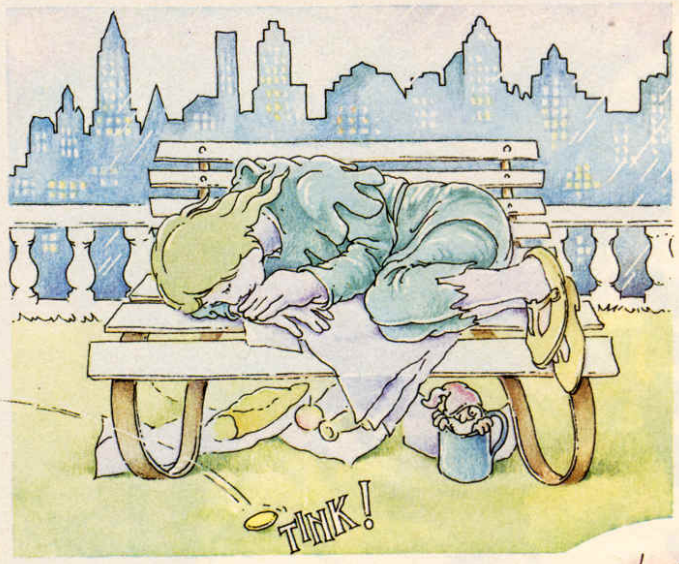
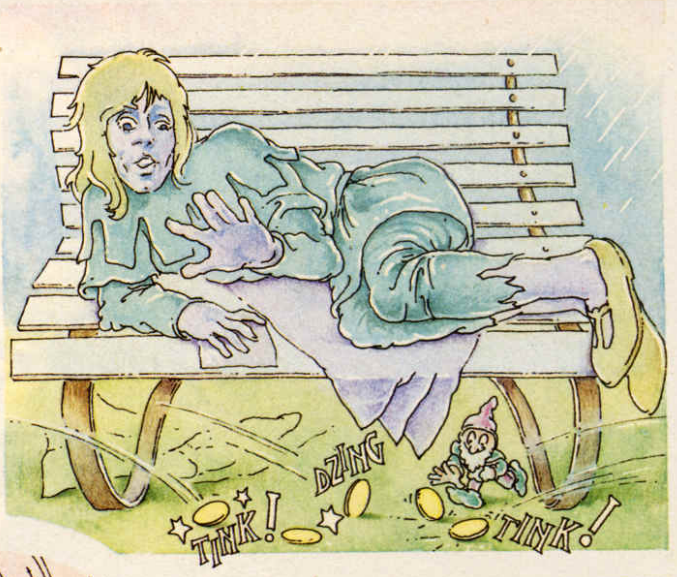
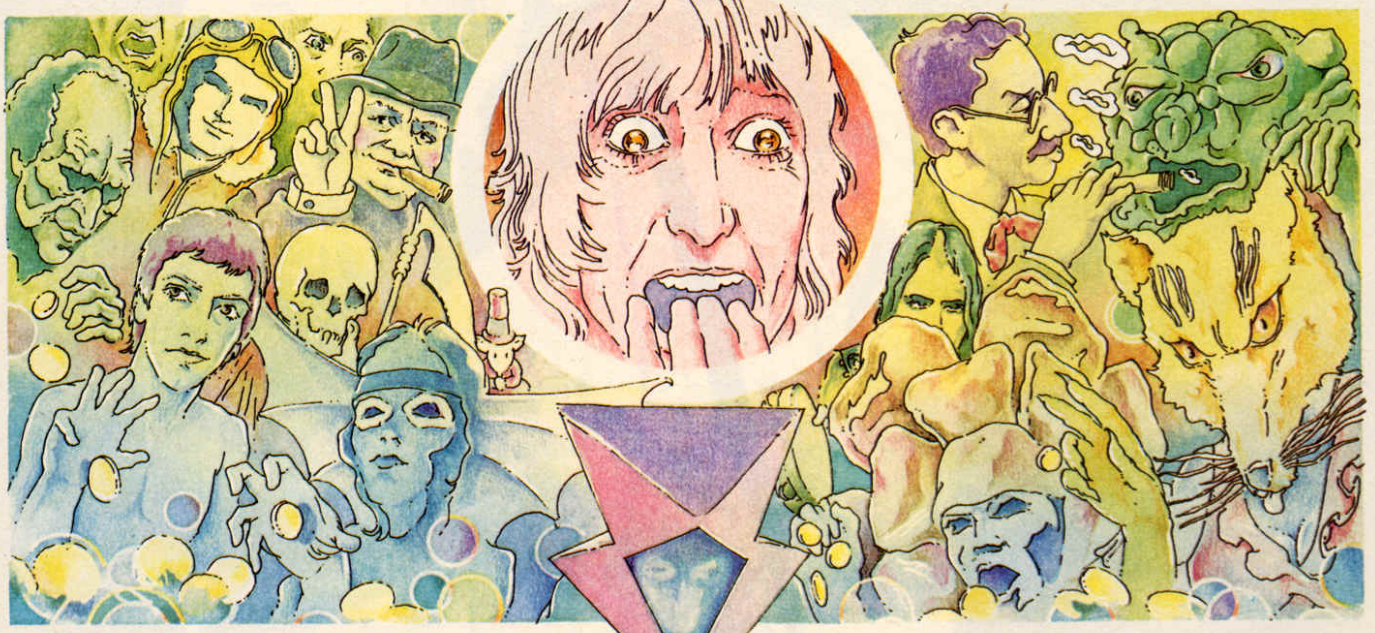
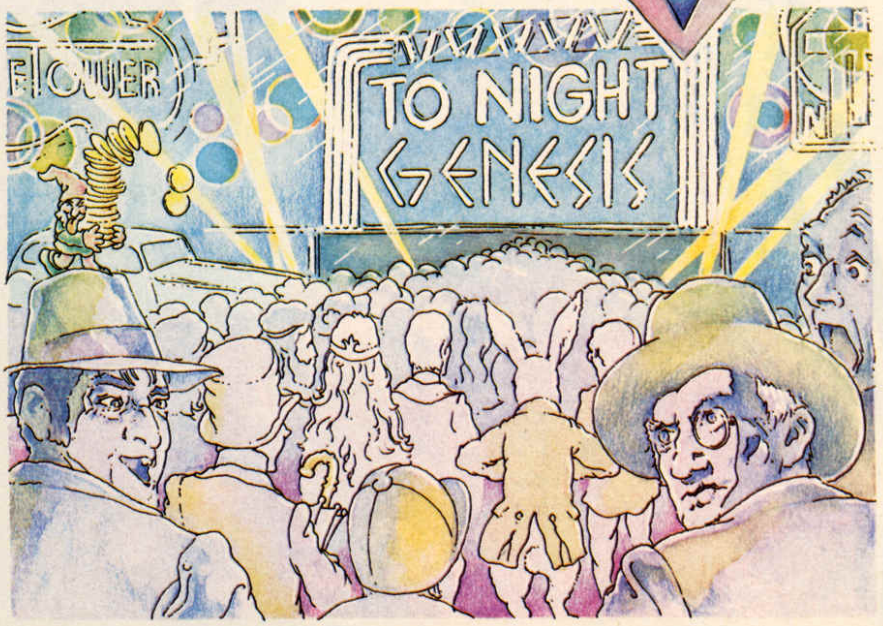
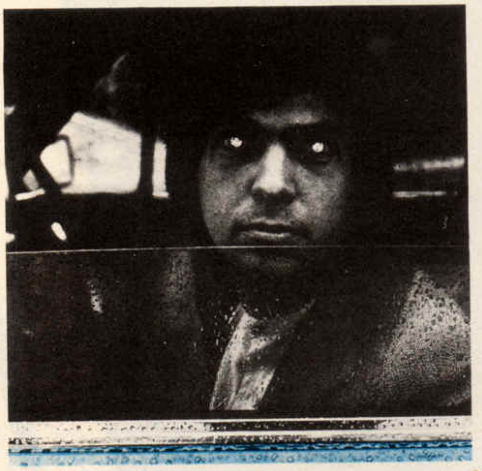


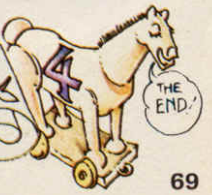








SCENARIO
PHILIPPE PARINGAUX
DESSINS
SERGE DUTFOY



musée de cire

Michael Rutherford, Peter Gabriel, Tony Banks, Phil Collins, Steve Hackett.

De la Genèse à la Révélation : le titre de son tout premier album résume assez bien l'histoire de Genesis, ce groupe dont la poignée d'adorateurs est soudain devenue multitude – du jour où il a perdu son âme, disent les méchantes langues.

Genesis 75 : Peter Gabriel

ROOTS (FROM GENESIS TO REVELATION)

Decca 258 133
The Silent Sun; That's Me; Where Your Sour Turns To Sweet; In The Beginning; Fireside Song; The Serpent; Am I Very Wrong; In The Wilderness; The Conqueror; In Hiding; One Day; Window; In Limbo; Silent Sun; A Place To Call My Own; A Winter's Tale; One Eyed Hound.

Un disque dans l'ombre, une pochette de nuit. Et le silence et l'oubli, de longues années durant. Jusqu'à ce que quelqu'un chez Decca ait la bonne idée de fouiller dans les tiroirs. « Genesis? Genesis? Mais c'est le même! » Et hop!

Bien sûr, la pochette est infecte: un électrophone de surprise-party, bleu et jaune avec du rose autour. Les virtuoses de la réédition cherchent toujours à nous orienter vers les limbes comme s'il s'agissait de détergents. Alors que la pochette originale de cet album, qu'ils avaient si intelligemment dédaigné, vous frappait de sa noirceur, laquelle au moins ne bradait pas le trip floraliste de l'époque. Comme celle de « White Light » du Velvet, sauf que les musiciens n'ont définitivement rien de commun, mais les auteurs si... Revenons à la réédition, puisque c'est le choix qu'on nous laisse. Ce qu'on perd en impact, on le regagne en archivisme: les gens de chez Decca ont ajouté à l'album lui-même (69) les deux simples enregistrés par le groupe en 68, plus un pensum critique particulièrement superficiel, jésuite, du sourd de service au « Melody Maker ». Parce que tout vient de là: personne n'a jamais remarqué Genesis grâce à l'oreille, avant 1975, sans qu'auparavant il ait eu la surprise de Voir. En ce temps-là, ils s'essayaient à la musique, et on n'écoutait pas.

Et pourtant, c'était bien. C'était même drôlement fortiche. Je parle de « From Genesis To Revelation », qui aurait pu n'être qu'une autre tartine assommante autour d'un thème, celui singulièrement rassis de la Genèse et compagnie. Les morceaux se coulent facilement l'un dans l'autre, en douceur évidemment, les harmonies viennent du piano, les rythmes d'une guitare sèche, les effets d'un mellotron agressivement classique, et ça défile en boucles liquides. Les chœurs sont un peu niais, les textes aussi, et les trois soli de guitare maigrichons, et les cuivres légèrement feuilleton TV, mais quelque chose dépasse la masse, quelque chose l'emporte, quelque chose vous accroche, vous plaît et simplement vous émeut. Brusquement: la voix du chanteur. Oh, mais à propos, ça n'est pas tout à fait la voix d'un chanteur, plutôt celle d'un hérault. D'un hérault d'armes mal aguerri, d'un page déguisé, d'un enfant de chœur qui prend son encens pour de la poudre. Peter Gabriel, jeune homme gauche au souffle timide, avec ce timbre rauque que devaient adorer les filles de l'école. Voilà, c'est beau comme un solstice, touchant comme une fête de fin d'année, quand un groupe de camarades joue son sketch en surprenant toute la ville par son application, et par sa conviction, et par la troublante personnalité de sa vedette.

C'était à Charterhouse entre 1966 et 1969, Michael Rutheford, faisait rire tout le monde avec ses blagues, Tony Banks défiait les jurys de piano, Anthony Philips imitait Jimmy Page, et Peter Gabriel ressemblait un peu à Peter Noone, ce qui était bien, un peu à Mick Jagger, ce qui n'était pas bien. Ils y croyaient comme d'autres collégiens à la puissance de leurs poèmes, au message de leur dissertes, sauf qu'eux branchaient leurs espoirs à l'électricité, leurs pulsions à l'harmonium pervers de Brian Jones.

Les deux 45 tours témoignent du même effort, sans le doigté d'un producteur cannibale, Jonathan King, sans la trace moite des Moody Blues, mais empreints d'un désir fruste d'être entendu, qui va jusqu'au pastiche assez curieux des Yardbirds et des Move. « In The Silent Sun », arrangé autrement, ferait un fameux hit de nos jours. « A Winter's Tale » trempe trop dans les sillons du « Pale » de Procol, mais son B side, « One Eyed Hound », étonnera beaucoup ceux qui ignorent la part rock des racines de Genesis. Puisqu'on parle de racines, celles qui affleurent ici en valent beaucoup: on respire les effluves de « Between The Buttons » à cent pas. Genesis dévoilera plus d'un visage.

TRESPASS

Charisma 9103 102
Looking For Someone; White Mountain; Visions Of Angels; Stagnation; Dusk; The Knife.

Peut-être les aficionados de Genesis n'apprécient pas qu'on se réfère à de telles sataniques incarnations du rock, en parlant du groupe. Ils auraient tort: « Trespass » débute par un titre que Peter Gabriel chante à la manière d'un soul brother; « Looking For Someone », une pièce totalement magnifique, inaugurant la série des ouvertures flamboyantes et symboliques.

« Trespass » est un disque fascinant, un de ces rares à n'avoir pas vieilli, et qui présente une somme de qualités exceptionnelles. Son originalité d'abord, parce qu'il invente un langage musical jusque là inouï, son énergie ensuite, parce qu'elle se dégage avec une force impressionnante. Comment ces garçons malhabiles ont pu trouver en si peu de temps, après de si brefs balbutiements, une voix tellement personnelle, éblouissante d'efficacité, on s'interroge encore, et d'autant plus que le groupe, d'après ses propres dires, était loin d'avoir atteint un semblant de maturité.

Alors c'est vers une toute autre direction qu'il faut regarder: Genesis portait en ses fondements un germe suffisamment prometteur pour que ses esquisses prennent des allures d'œuvres maîtresses, pour qu'il lance de tels éclats.

Ce son qui vous fait bondir, l'opposé des volubilités linéaires de « Revelation », tout en ruptures et cascades : Crimson est passé par là, qui a pris le relais des Moodies dans le cœur des jouvenceaux. L'orgue de Tony Banks grimpe les octaves comme à la charge, pressé d'en découdre, précis et gonflé, les arpèges de Rutherford se sont musclés au point qu'ils déboulent en saccades, la guitare d'Anthony Philips prenant des chorus désordonnés et furibonds que seule la voix superbe de Gabriel parvient à dominer. Car c'est lui qui trépigne, lui qui rugit, lui qui dirige et conclut, par des râles ou des fulminations aux cieux.

Que les propos, puisqu'ils racontent, soient évocateurs (« Visions Of Angels », Dusk »), ou directement physiques (« Looking For Someone », « Knife »), Genesis devient une sorte de médium fantastique, un satellite propulsé à la chair et au sang.

Quel que soit le sens que vous pouvez donner à « Trespass », qu'il s'apparente à la fumée blanche d'une chapelle en délire ou aux flammes noires d'une cellule en implosion, ce disque reste une des merveilleuses prouesses de la musique rock, parce qu'il s'en échappe tout en en étant pétri.

Aujourd'hui encore, il sonne comme une cloche de Silésie entre déluge et arc-en-ciel. Ou l'inverse, tant il est vrai que les grandes choses perdent heureusement leur pauvre logique avec leurs premiers feux.

NURSERY CRYME

Charisma 9103 100

The Musical Box; For Absent Friends; The Return Of The Giant Hogweed; Seven Stones; Harold The Barrel; Harlequin; The Fountain Of Salmacis.

Les comptines sanguinaires, ou la naissance d'un mythe. Genesis a opéré sa mue : Philip Collins devient le quatrième et définitif batteur du groupe, Anthony Philips abandonne la guitare à Steve Hackett. Les changements de personnel ne comptent pas pour rien dans un groupe encore jeune, et Genesis acquiert là deux éléments essentiels : plus expérimentés, plus curieux musicalement, Hackett et

Collins apportent au son une qualité indispensable, l'étoffe. Grâce à eux, le groupe s'engage plus à fond dans sa démarche originale : exprimer tous ces méandres en nous, ce qui se passe au-delà des gestes et des réflexions, par tous les moyens dont il dispose.

Textes, musique et spectacle s'imbriquent profondément, aucune des trois dimensions ne pouvant faire défaut. Les phrases que chante Peter exigent que l'instrumentation les porte, que les images les éclairent, et brillamment. Projet naïf, dira-t-on, mais qu'on se donne la peine d'imaginer ce qu'il sous-tend : en 1971, l'inconscient travaillait toute une génération qui végétait sans trop savoir sur les bancs de lycées, en quête de promenades mentales, entre les planeries du Floyd et les stridences de Led Zeppelin. C'était avant qu'on casse les armoires des infirmeries...

« Musical Box », cet hymne, raconte exactement la balade que peut s'offrir un collégien distrait, son crayon dans la bouche, l'œil loin derrière la vitre : un jeu d'enfants bien innocent se transforme en massacre, la petite fille tire sur la chevillette et puis, tip-top, la bobinette du petit garçon roule sur le gazon joli, souriante. Une rêverie sans conséquence spéciale, sauf que cette sage et douce perversion de nos fables éternelles est élevée au rang de sacrifice par les savants tourbillons des musiciens, et l'inquiétante pantomime du chanteur : Genesis apprend l'art difficile d'emmener son public hors de ses réflexes, à l'intérieur de lui-même. Et ça n'est pas encore la vieille routine : la musique est belle, découvre des espaces, comme en extase, déploie son enthousiasme avec une vigueur et une sûreté prodigieuses.

« Nursery Cryme » propulse le groupe non pas vers la gloire, mais vers ce qu'il souhaite, le crâne ouvert de milliers de jeunes gens pareils à eux, désormais indéfectiblement réceptifs. Au point de susciter des vocations jusque dans nos campagnes, puisqu'Ange s'est visiblement inspiré du symbolisme un peu primaire de « Seven Stones ». Seulement Genesis explorait et, tant mieux pour nous, ne s'est pas englué dans son adolescence.

FOXTROT

Charisma 6369302

Watcher Of The Skies; Time Table; Get'em Out By Friday; Can-Utility And The Coastliners; Horizons ; Supper's Ready (Lover's Leap; The Guaranteed Eternal Sanctuary Man; Ikhnaton And Itsacon And Their Band Of Merry Men; How Dare I Be So Beautiful; Willow Farm; Apocalypse In 9/8; As Sure As Eggs Is Eggs (Aching Man's Feet)).

A sa parution, « Foxtrot » n'a pas surpris les fans : ils attendaient cela, que leurs porte-rêves poussent et magnifient l'entreprise. De fait, « Foxtrot » était superbe : un album riche de bout en bout, complètement assumé musicalement, gorgé d'idées fulgurantes, presque parfait. Je dis « était » et « presque », parce qu'à la réécoute, cinq ans plus tard, on en perçoit l'unique faiblesse : « Foxtrot » recouvre, certes avec éclat, une réalité fanée

Qu'on me comprenne : il ne s'agit pas de mépriser qui que ce soit, et surtout pas une musique aussi sincère, intelligente et importante que celle du Genesis 72, mais de relativiser.

Paradoxalement, c'est en exprimant au plus fin la sensibilité d'une époque que « Foxtrot » se promettait à un vieillissement précoce. De la même manière que le « Volunteers » de l'Airplane, que le « Ziggy Stardust » de Bowie, qui n'étaient pourtant pas de vulgaires galettes à la mode. Totalement absorbés dans leur création, les hommes de Genesis ont fabriqué un